
Jean-Jacques Rassial

Au-delà de la sexualité

Au-delà de la sexualité, c'est un titre qui m'était venu la dernière fois que j'étais venu, il y a quelques mois, je ne sais pas comment il m'était venu, mais je l'avais noté tout de suite en sortant d'ici, en me disant c'est un titre pas mal pour parler de la pulsion de mort, puisque c'est une façon d'interpréter l'"Au-delà du principe de plaisir", sur un mode moderne.

Alors je vais essayer d'en dire quelque chose, d'accentuer un peu le constat que je faisais la dernière fois, qui est un constat classique, mais auquel il faut donner toute sa portée. J'avais parlé la dernière fois de la formation des habitudes comme exercice de la pulsion de mort. Ce qui me semble tout à fait intéressant dans notre modernité, c'est de considérer que plus encore qu'avant, la sexualité, ça apparaît comme une pratique un peu désuète. C'est-à-dire que la sexualité, ça n'intéresse plus grand-monde. Je veux dire que ce n'est pas le thème dominant de ce qui vient agiter les demandes d'analyse. Il y a des raisons, évidemment, structurelles, à cela, et il y a des raisons accidentelles. Mais je crois que nous devrions, en tout cas du côté de notre pratique, essayer d'en tirer un certain nombre de conséquences. Ce que je veux dire - je vais essayer d'avancer de façon un peu plus... posée, un peu plus tranquille, en avançant sur des questions un peu plus théoriques, c'est que, alors que l'ensemble de la doctrine freudienne est construite sur ce premier temps qui est le primat du Principe de plaisir, et le fait que l'organisation du monde est celle qui est imposée par ce que Freud désigne à un moment comme le moi-plaisir, ce qui fait retour

dans notre modernité (et ça je crois que c'est un constat freudien), ça n'est pas quelque chose qui s'opposerait au Principe de plaisir et qui prendrait la suite du Principe de réalité, mais c'est bien évidemment ce que Freud repère comme pulsion de mort, à une place tout à fait interne à la logique du plaisir lui-même, et non pas en opposition, et que dans notre modernité, nous sommes, effectivement, dans un primat de l'"Au-delà du principe de plaisir", très concrètement dans un primat de l'"Au-delà de la sexualité."

J'avais conclu la dernière fois en disant qu'il y avait un témoignage très vif de cela qui était le livre de Houellebecq, "Les particules élémentaires", où l'on voit bien cette espèce d'orientation qui serait celle de "comment se débarrasser de la sexualité", puisque évidemment, ce qui caractérise le sexuel, c'est qu'il est toujours traumatique. Ça aussi, c'est une affirmation ancienne, que le sexuel fait trauma pour le sujet, et évidemment, à partir de là, il y a toutes les raisons pour essayer de s'en débarrasser.

Alors je vais essayer de reprendre les choses un petit peu en ordre, pour essayer de voir ce qu'il en est - et autour d'une clinique, un petit peu spécifiée - de l'intolérable du sexuel. Mais je rappelle cette affirmation qui me semble centrale et qui me semble définir la position lacanienne, dans l'approche de la pulsion de mort. D'une certaine façon on peut simplifier les choses en disant qu'il y a trois positions par rapport à la pulsion de mort: une certaine doctrine plutôt d'influence américaine, qui n'en tient aucun compte, qui considère que la pulsion de mort est une invention tardive et parallèle de Freud, et qui utilise l'ensemble des outils de Freud, des instruments, des concepts, de Freud, sans tenir compte de la pulsion de mort. Une deuxième position, qui me semble remarquablement mise en avant par Mélanie Klein, qui réduit à mon avis la pulsion de mort (ça je l'avais évoqué la dernière fois), à quelque chose qui viendrait en opposition claire, non seulement à la pulsion

érotique, mais à ce qui serait supposé comme pulsion de vie. Alors que je rappelais que Freud n'oppose pas Thanatos à Bios, mais il l'oppose à Éros. Et qui a pour conséquence... on en voit la formulation dans tout un courant français, qui va de Green certainement, mais aussi à Guillaumin, et les travaux de Guillaumin sur ce plan sont tout à fait intéressants pour... qui assimilent la pulsion de mort à ce qui serait une pulsion de destruction, une destructivité qui viendrait en opposition franche et nette à ce qui serait l'unification érotique. Ce n'est pas une idée anti-freudienne parce que chez Freud il y a une ambiguïté sur le statut de la pulsion de mort. Il y a une ambiguïté, et Freud va osciller entre l'utilisation de la pulsion de mort comme, effectivement, au-delà du principe de plaisir, contenue dans la logique même du plaisir, et la pulsion de mort comme se détachant, pour être l'agent des déliaisons que les pulsions érotiques avaient liées. Donc ce n'est pas une position qui me semble anti-freudienne, mais qui ne prend qu'une partie de ce que propose Freud, alors qu'effectivement Lacan prend l'autre partie, l'idée qu'effectivement... (c'est sur cette voie que je m'avancerai personnellement), la place même de la pulsion de mort est inscrite dans la logique quasi-mathématique du principe de plaisir, la tendance - il faut parler de tendance à ce moment-là - qui est appuyée sur le principe de plaisir, de maintenir l'homéostasie de l'appareil psychique. C'est-à-dire que l'appareil psychique tendrait à sa propre homéostasie, il tendrait à réduire tout ce qui ferait tension, à supprimer la tension, il tendrait, cet appareil psychique, à sa propre entropie. Et donc cette entropie de l'énergie psychique qui tendrait à disparaître d'elle-même, ne serait pas quelque chose qui s'opposerait au principe de plaisir, mais quelque chose qui en serait la stricte conséquence logique.

Très tôt Freud évoque ce paradoxe à propos de la sexualité en disant (c'est dans les "Trois essais...", donc en 1905) qu'il y a tout de même ce paradoxe extraordinaire de l'activité sexuelle du Sujet, qu'elle est censée mener à une satisfaction, mais que cette satisfaction est totalement partielle, alors qu'elle se présente comme devant être une satisfaction globale et totale. La preuve étant que le Sujet, après l'acte sexuel, et après un temps de satisfaction - que Freud assimile à ce temps de repos, mais qu'il définit déjà comme un temps de satisfaction, ce qui est déjà inscrire le nirvanâ, ou ce qu'il inscrira en

suite sous le registre de l'effet de la pulsion, ce qu'il inscrit déjà au cœur même de la sexualité), et bien le Sujet, après un temps de repos, va voir son appareil psychique à nouveau perturbé par le désir. Et il en est tout à fait étonné, et il considère que c'est un paradoxe qui est paradoxe difficile, et sur lequel il ne s'arrête pas en 1905, mais qui va être relativement central dans ce qu'il développera par la suite. Le paradoxe qui viendra se concrétiser par l'invention de la pulsion de mort en parallèle, en opposition dialectique certainement, avec la pulsion érotique, mais pas en opposition fondamentale, simplement en construction parallèle, et bien elle est exactement symétrique - ça c'est l'interprétation de Lacan - à l'opposition dialectique là aussi, effectivement articulée... les deux pôles étant articulés l'un à l'autre, entre le Désir et la Jouissance.

C'est-à-dire qu'il y a une difficulté psychique entre le résultat de la production du Sujet qui est d'en faire un Sujet désirant, donc qui agit à partir de son Manque, Manque qui est nommé par la Castration, et puis ce que viserait le Désir, qui serait une Jouissance, une réconciliation, une réparation supposée, de ce Manque. En termes freudiens, c'est l'opposition (ces termes désir et jouissance sont des termes plutôt lacaniens), c'est l'opposition plus stricte entre excitation et satisfaction. Le paradoxe de l'affaire c'est que la satisfaction de l'excitation, c'est, et ça n'est que, la suppression de l'excitation. Vous voyez qu'on a là un problème logique tout à fait central, et c'est ce problème logique qui, me semble-t-il, est réglé, est théorisé par la Théorie de la Pulsion de Mort.

C'est-à-dire percevoir comment le phénomène d'extinction de la libido, de suppression de la tension libidinale, n'est pas un phénomène qui viendrait en opposition à la libido elle-même, mais qui serait, d'une certaine façon, en termes aristotéliens, la Cause Finale de l'excitation libidinale. L'excitation libidinale viserait à sa propre extinction. C'est quelque chose qui s'inscrit tout à fait dans la série des Paradoxes de la Physique, du problème de l'Entropie.

Je crois que c'est à partir de là qu'on peut essayer de voir ce qu'il en serait de l'exercice moderne de la pulsion de mort. J'avais évoqué la dernière fois la question de la formation des habitudes, là il semble que ce qui vient à faire modernité, c'est très précisément le fait que ce paradoxe de la vie sexuelle, du côté homme et

du côté femme, dans des termes certainement différents, n'est pas temporisé, n'est pas, non seulement refoulé, mais refoulé grâce à une temporisation, qui dirait un temps... un temps pour le désir, un temps pour la jouissance, parce qu'après tout, le mode sur lequel les choses sont promises à l'enfant... *un temps pour le désir/un temps pour la jouissance*, pour une jouissance qui évidemment doit laisser la place à une relance du désir, mais que ce conflit interne au Principe de plaisir (il faut vraiment entendre le titre "Au-delà du principe de plaisir", et non pas "Contre le principe de plaisir", sinon on passe complètement à côté de Freud) produit immédiatement un insupportable, et un inacceptable, de la sexualité, et plus précisément me semble-t-il dans ce que nous constatons des pathologies d'aujourd'hui, (c'est ce qui à mon avis a changé depuis les constats que faisait Lacan dans "La signification du phallus", que l'impuissance était intolérable au bonhomme, à l'homme, que c'était quelque chose qui était vraiment intolérable à l'homme) et bien je ne crois pas du tout, je crois que ce qui est insupportable aujourd'hui, pour les deux sexes, pas seulement pour les femmes - ça c'était déjà dit par Freud et repris par Lacan - mais aussi du côté masculin, ce qui est insupportable, radicalement, c'est la satisfaction.

C'est-à-dire, en termes plus précis, c'est l'orgasme.

Il y a une grande théorie de l'orgasme, comme vous le savez, sur laquelle il faudra revenir, probablement, je ne l'ai pas fait, là, c'est celle de Reich. Je pense que là, ce qu'on peut dire, et je pense que la clinique nous le confirme, c'est que l'orgasme a un double caractère, pas le même, d'être à la fois insupportable, ça renvoie au poids de Réel qu'il peut avoir, et inacceptable, ça renvoie au poids de Symbolique, et et au poids d'atteinte du Symbolique qu'il produit.

Je crois que c'est cela qui me semble caractériser la clinique sexuelle à laquelle nous avons affaire quand par hasard, par inadvertance, le Sujet met en avant sa sexualité dans sa demande. C'est, me semble-t-il, ce que constatent nos collègues sexologues qui eux ont pour singularité de n'accepter les gens que par ce... ils commencent à élargir d'ailleurs un peu leur pratique parce qu'ils se rendent compte que s'ils ne s'intéressent au Sujet qu'à partir du moment où il est engagé dans la sexualité, ça commence à restreindre un peu leur population, puisque

évidemment, je vous ai dit, la sexualité, ça intéresse de moins en moins de monde.

Ce que je vais essayer de voir c'est comment avancer dans un premier temps (il y en a trois)... c'est ce qui est inacceptable et insupportable dans l'orgasme du côté masculin et du côté féminin. C'est insupportable et inacceptable pour les deux sexes sur deux modes: en tant qu'expérience propre, du côté masculin comme du côté féminin, l'expérience de l'orgasme du côté masculin associée comme on le sait à l'éjaculation, en tout cas dans un voisinage certain, et aussi du côté féminin, mais aussi ce qu'il y a d'insupportable dans l'Orgasme de l'Autre. Du côté masculin comme du côté féminin. Et il me semble précisément que ce qui est insupportable dans l'Orgasme pour Soi, comme par rapport à ce qui serait Jouissance de l'Autre, c'est à chaque fois que cet orgasme présentifie cette dimension pulsion de mort, dans la sexualité.

Alors je vais avancer quelques idées. Du côté masculin, qu'est-ce qui met le Sujet en position de difficulté quant à sa propre jouissance? Fondamentalement c'est là que c'est le plus simple, c'est le fait que la condition de sa Jouissance, c'est la Castration. C'est-à-dire qu'il s'agit là de répéter quelque chose qui est la castration qu'on a envie de dire "pénienne". C'est-à-dire, le constat évidemment auquel il faut se rendre, du côté masculin au moment de l'éjaculation, c'est que, éjaculant, dans l'orgasme, dans l'orgasme masculin, le pénis renonce, ou le Sujet renonce, à faire valoir le pénis comme phallus. C'est même la condition de cet orgasme. Vous savez que justement, le refus, ou l'impossibilité de cette renonciation, ça provoque ce qu'on appelle le priapisme qui est... au-delà du problème neurologique qu'il peut révéler, dans un certain nombre de cas, il ne faut pas négliger cet enjeu-là, est aussi quelque chose qui caractériserait un refus hystérique de l'accomplissement, dans la jouissance, de la castration. C'est ce qui se repère par exemple dans la clinique du surmâle dont parle Jean Pierre Winter dans "Les errants de la chair", où il voit une clinique assez remarquable de l'hystérie masculine.

C'est tout à fait intéressant, ces quatre plaintes du côté masculin, que j'évoquerai à la Fac... il y a un intolérable, de ce qu'il en est de cette castration, dont on sait qu'elle est la condition même de l'activité sexuelle. Donc on a un certain nombre de Sujets qui vont se présenter par exemple avec une pathologie qui me semble directement associée à cet enjeu-là, ne pas

payer le prix de la castration (inaudible)... à la question de l'orgasme de l'autre, j'y reviens dans un instant mais déjà dans la question de sa propre jouissance. Le type de pathologie qui est nettement associée et qui est une pathologie dont on a l'impression que c'est la seule à la limite qui aurait plutôt tendance à s'amplifier du côté de ce qu'on constate dans la clinique, ce sont les pathologies du type éjaculation précoce. C'est-à-dire le fait d'essayer d'atteindre cet orgasme sans payer le prix de la sexualité. C'est-à-dire d'une activité sexuelle. Comment, c'est bien le cas de le dire, court-circuiter l'acte sexuel. Comment court-circuiter l'exercice sexuel. C'est bien du registre d'un court-circuit, c'est le moins qu'on puisse dire. C'est aller au plus court, c'est couper la voie au coût.

Or c'est vrai que dans ce qu'on a comme plainte concernant la sexualité, c'est le seul type de pathologie où j'ai l'impression que le nombre de plaintes n'a pas diminué, ça on en a pas mal. Ce qui est fondamental dans cette position, en deçà de ce que je vais évoquer dans un instant, qui serait du côté d'une peur de l'organe féminin, classique, c'est quelque chose qui est le fait de pouvoir y aller, dans cette affaire, directement, de la jouissance, la plus solloipsiste possible, de l'orgasme, le plus solloipsiste possible, sans payer le prix du coût. Sans que cette castration soit offerte à l'autre. C'est à la limite se castrer par avance pour ne pas subir cette castration.

Le deuxième versant de cet insupportable et de cet inacceptable de l'orgasme évidemment du côté masculin, c'est l'insupportable de l'orgasme féminin, là aussi on est dans quelque chose de classique, qui va au-delà, me semble-t-il, du traditionnel fantasme qui ne manque pas de se retrouver dans ces pathologies, qu'on désigne comme le fantasme du "vagin denté", de cette espèce de bouche monstrueuse qui aurait pour effet évidemment de ne pouvoir faire qu'une chose c'est mordre, qui renvoie évidemment à toute une fantasmagorie sur laquelle nos collègues kleinien se régalaient parce qu'ils aiment bien en voir toutes les variations possibles, ils n'ont pas tort d'ailleurs, c'est très intéressant, mais ça me semble aller bien au-delà de ça. ce qui est en jeu dans cette horreur de l'orgasme féminin, que l'on rencontre dans la clinique de façon tout à fait forte, et qui vient se dire dans une peur de la monstruosité féminine, au-delà de quelque chose qui serait génitalisé, c'est le fait de l'insaisissable, de l'impossibilité, dont

parle Lacan, assez longuement, de l'impossibilité, du côté masculin, mais, nous dit-il aussi, du côté féminin, de maîtriser cette jouissance féminine par du Savoir. Lacan insiste déjà dans "Encore", puis il le reprendra à plusieurs reprises, sur le fait qu'effectivement de cette jouissance supplémentaire, du côté féminin, les hommes n'en disent pas grand-chose mais les femmes non plus. Sauf qu'elle est "supplémentaire". Et il me semble qu'il y a, dans cette affaire, quelque chose de tout à fait important, et essentiel, c'est que si le désir s'organise toujours à partir d'un ensemble de représentations, à partir du S2, à partir du savoir (Savoir supposé à l'Autre comme Savoir attribué par le Sujet à lui-même), et bien la jouissance, dans sa formule exemplaire de la Jouissance Féminine, est perçue comme échappant, comme par définition attaquant, toute tentative ou tout essai de maîtrise par du savoir, par une production de savoir, que ce savoir soit un savoir médicalisé... les Américains ont passé des années avec des expérimentations dont s'est gaussée, c'est un de ses textes un peu amusants, pour une fois, ce n'est pas quelqu'un de très amusant, mais dont s'est gaussée Colette Chiland, en évoquant toutes les expérimentations que les Américains ont faites, en prenant de préférence des femmes frigides, pour essayer de voir comment ils allaient produire de l'orgasme avec des montages... avec une perversion - si vous connaissez ces textes - c'est absolument extraordinaire, on soumet une femme - volontaire, mais enfin... - à quelque chose comme quarante orgasmes successifs, pour voir dans quel état elle est après (rires), je ne vous dis pas...

Ce qui est tout à fait étonnant, c'est qu'ils n'en tirent strictement aucun savoir. Sauf quelque chose qui aurait à voir avec du ravalement biologique, du style que quarante orgasmes de suite chez une femme ça provoque une certaine tumescence de... enfin... (rires) vous voyez le genre de description, non non il faut aller lire ces textes, on est horrifié...

Vous voyez il y a quelque chose qui est, pour l'homme... je crois, l'insupportable de la perte, qui est beaucoup moins lié à quelque chose qui serait la production d'un fantasme, qui pourrait se renverser dans un certain type de savoir, en tout cas sur le fantasme, que le caractère immaîtrisable de cette jouissance féminine par du savoir, ou par la production de signifiant ou de représentation... alors je crois que ça a un certain nombre de conséquences mais je vou-

drais simplement les poser tout à l'heure en conclusion. Je vais essayer de ne pas être trop long pour une fois, parce que je pense que là je m'avance sur un terrain où ce serait quand même bien qu'on en discute.

Du côté féminin, il y a une double expérience, là aussi, d'Inacceptable de l'Orgasme, pour soi-même, comme pour l'autre... Vous connaissez la formule que Lacan donne de la frigidity, quand il dit qu'une femme frigide, ce n'est pas une femme qui ne jouit pas, c'est une femme qui jouit mais qui n'en veut rien savoir... Je donne souvent cet exemple clinique que j'ai déjà dû évoquer avec vous (je l'évoque souvent, ça m'avait semblé une espèce de solution remarquable, comme quoi l'inconscient, c'est mieux que la raison hégélienne, pour ruser...), de cette femme qui était venue me voir en formulant les choses en termes de frigidity, et d'impossibilité d'accéder à l'orgasme. Pour m'expliquer que c'était beaucoup plus intéressant que ça ce qu'elle vivait: c'est qu'à chaque fois qu'elle sentait venir l'acmé orgasmique, elle tombait dans les pommes. Il y avait quelque chose qui était du registre de l'anticipation du fading du Sujet. Or si on ne sait pas grand-chose, du côté homme, comme du côté femme de ce que c'est que l'expérience de l'orgasme féminin, on en sait une seule chose d'une certaine façon, c'est que ça porte atteinte à ce qu'il en serait de la subjectivation affirmée, c'est à proprement parler - au sens où (le seul à en dire quelque chose c'est Moustafa Safouan) où c'est la présentification même de l'effet de la pulsion de mort, que cet évanouissement subjectif. Cet effacement subjectif. Qui évidemment revêt un côté intolérable, pour le moi, c'est une atteinte absolument dramatique, tragique même on a envie de dire, du moi. Le moi est atteint par cette disparition subjective. Et je crois qu'il y a dans les logiques de la frigidity féminine, ou des tentatives féminines d'éviter l'orgasme, que ce soit... il y a deux façons d'éviter l'orgasme pour une femme: il y a la frigidity, et la chasteté. Ça, c'est un moyen encore plus efficace, là, on ne risque pas, c'est plus reposant. Vous voyez qu'il y a toutes les raisons possibles... on voit une espèce de relance des idéologies de la chasteté: "comment essayer de payer le prix d'une dette au social sans passer par la sexualité..."

C'est quand même étonnant le moment où on a vu surgir un certain nombre de demandes d'adoption qui venaient de femmes qui ne met-

taient même pas en avant quelque chose qui serait de l'ordre d'une stérilité. C'était "Comment avoir des enfants sans avoir besoin de passer par cet acte barbare qui consistait à entretenir un coït minimum avec un homme"... comment on pouvait passer par d'autres procédures... C'est venu à propos de l'adoption mais c'est venu aussi à propos aussi des PMA. Il faut savoir que l'une des indications de PMA, qui a été acceptée, je trouve que c'est... alors qu'on connaît bien l'étiologie psychosomatique de cette pathologie, c'étaient les vaginismes graves. On sait très bien que le vaginisme est quelque chose qui est assez typiquement une bonne solution pour éviter l'engagement dans la sexualité. Et je crois qu'il y a cette dimension première de l'insupportable du fading du Sujet, l'insupportable de cet effacement du Sujet, qui porte atteinte au moi, qui porte atteinte à l'image, qui est d'ailleurs assez souvent formulée de façon très très explicite, avec des formules très hystériques en général, mais qui est: "Je refuse de m'y perdre". Il y a quelque chose d'insupportable dans cette perte de conscience. C'est bien sur le mot de "conscience" qu'il faut s'attarder.

Mais il y a aussi, ça on l'oublie souvent, il y a aussi quelque chose, du côté féminin, de l'ordre de l'insupportable de la jouissance masculine. On a tendance à gommer cela, on a tellement mis en avant, avec Lacan, le caractère supplémentaire de la jouissance féminine, qu'on a oublié qu'il y avait aussi un insupportable du phallique. Et alors c'est un insupportable paradoxal. C'est-à-dire que ce qui est insupportable dans l'affaire, ça n'est pas, justement, sauf dans certains cas qui nous orientent du côté de la première horreur, ou l'horreur de la jouissance en tant que telle, c'est l'insupportable de la détumescence masculine, là aussi. C'est l'insupportable de la dévirilisation, qui serait consécutive à l'orgasme masculin.

J'avais reçu quelque temps une patiente, qui le formulait dans ces termes stricts... elle éprouvait tout un plaisir à l'acte sexuel, avec son conjoint, mais, disait-elle, « ... *d'un seul coup, quand il a joui, lui, et bien c'est impossible. A ce moment-là, je ne sais plus ce que je fais avec lui, je ne sais plus pourquoi je suis encore là, j'ai envie de le quitter.* » Et pourtant ça marche, ce n'est pas un couple qui se casse la figure, mais il y a quelque chose qui non seulement renvoie à quelque chose qui serait parallèle de l'insupportable de la détumescence, mais vraiment il est ravalé au rang du "il n'y a plus

d'homme". Il n'y a plus d'homme. Pour un temps il n'y a plus d'homme. Alors comme le monsieur n'est pas atteint d'une pathologie sexuelle stricte, ça se relance, mais elle évoquait, se répétant, ce moment-là, si bien que toute la question pour elle était de retarder au maximum ce moment d'orgasme, aussi bien de son côté à elle que de son côté à lui d'ailleurs.

C'est une clinique à laquelle nous avons à nous intéresser... Parce qu'aujourd'hui, c'est la clinique qui me semble - sur le plan de la clinique sexuelle, si on rencontre des plaintes - c'est une clinique beaucoup plus importante que la clinique de ce qui serait une panne du désir. Ce qui est en panne, ce n'est pas le désir. Ce qui est insupportable c'est ce qui serait enjeu d'un accomplissement, d'une satisfaction de ce désir, qui aboutirait à l'orgasme. Or vous voyez bien que la solution par rapport à cela, elle est impliquée, déjà, dans un certain style de position. C'est le deuxième point. C'est tout de même la mise en avant d'une double opposition. Il y a une opposition classique, qui va être reprise, qui n'est pas nouvelle, qui est "l'amour contre le désir". L'amour contre le désir, c'est ce qu'on perçoit, très tôt, Lacan l'explique, c'est qu'évidemment, le désir met l'autre, ou met le Sujet lui-même, en tout cas articule un Sujet et un Objet. C'est-à-dire qu'il y a dans le désir quelque chose qui est la mise en avant d'une dimension d'objet de l'un ou de l'autre, voire de l'un et de l'autre.

Une partie, comme vous le savez, de la dimension amoureuse, pour Freud, se situe de ce côté-là: c'est l'amour par étayage. L'amour par étayage sur l'objet, quelque chose qui ferait de l'amour un affect, ou un sentiment - il faut mieux parler de sentiment que d'affect - qui serait d'une certaine façon associé au désir. Mais, nous dit-il immédiatement, l'amour ça n'est pas que cela, et l'amour comprend une autre part, qui, évidemment... dont on peut constater qu'elle est une part qui est dominante, qui vient légitimer l'amour, qui est une part narcissique. Et la part narcissique, elle a cette singularité qu'elle ne supporte pas la différence. C'est-à-dire que l'amour est une tentative d'effacer la différence. Après tout on aime toujours l'autre comme un autre soi-même. C'est quand même un peu problématique sur le plan de la sexualité. Ce qui vient en opposition, alors là, nette, à la logique sexuelle. C'est-à-dire on aime l'autre en tant qu'il est le même, et non pas en tant qu'il est différent. Alors que le désir, et bien

il s'organise autour du fait que les manques se complèteraient, que l'autre est désirable en tant qu'il est différent. L'autre est aimé en tant qu'il est le même, et il est désiré en tant qu'il est différent. Donc il y a une opposition classique entre l'Amour et le Désir, dont on sait que ça organise assez bien la vie de l'obsessionnel et de l'hystérique depuis très longtemps, l'obsessionnel ayant généralement fait le choix de se partager entre un objet de désir et un objet d'amour, ça va, il a le Grand Autre d'un côté - sa bourgeoise, comme dit Lacan - et puis de l'autre côté il a la... prostituée, dirait Freud. Le ravalement de l'objet de désir par rapport à l'objet d'amour qui est mis en avant. Du côté de l'hystérique, ça ordonne la plainte, vous savez que Lacan là aussi donne une formule, l'une des formules: "Pourquoi est-ce que tu m'aimes là où je voudrais que tu me désires, et pourquoi tu me désires là où je voudrais que tu m'aimes?" C'est-à-dire "Comment je vais me défausser à partir de cet enjeu?" Et bien: "Là où tu fais montre de ton désir, je te demande des preuves d'amour, mais là où tu fais montre de ton amour, je te demande de te montrer désirant."

Ce qui évidemment met l'autre au cœur d'une difficulté majeure, si le désir et l'amour sont en opposition. Cette opposition désir/amour n'est pas originale, elle est classique.

Ce qui me semble tout à fait intéressant et peut-être moderne, c'est que jusqu'à présent on mettait l'Amour du côté de la Jouissance. On mettait l'amour clairement du côté de ce qu'il en serait d'un nom de la Jouissance de l'Autre, dans le double sens, comme vous le savez, d'une jouissance attribuée à l'Autre, mais aussi du fait de jouir de l'Autre, et sur un mode qui ne serait pas prisonnier de la Jouissance Phallique, qui serait dégagé de la jouissance phallique, voire qui serait archaïque par rapport à la jouissance phallique, qui renverrait donc à cette dimension de la Jouissance symbiotique avec la Mère, dont l'amour garderait la trace, ou serait la tentative de répétition, la tentative de refaire de l'Un. Mais de faire de l'Un, évidemment avec la Mère. Pour les deux sexes. Donc, usuellement, le désir s'opposerait à l'amour, ou l'amour s'opposerait au désir, comme la jouissance s'oppose au désir, ou le désir à la jouissance. Or il semble que l'amour et la jouissance, dans un certain nombre de cas, c'est quelque chose qui me semble là aussi intéressant dans la clinique, moderne, du Sexuel, l'amour et la jouissance viennent en opposition. C'est-à-dire que l'amour serait la possibilité - je vais expliquer un petit

peu ça - de l'idée d'une jouissance qui échapperait... donc une jouissance qui renverrait à la pulsion de mort - mais qui échapperait à la satisfaction. Comment est-ce qu'on pourrait concevoir une jouissance qui ne soit pas du registre de la satisfaction, qui soit détachée de son implication pulsionnelle? La jouissance, tant qu'elle est la satisfaction suprême, et bien elle révèle, elle montre, elle suit, son origine pulsionnelle - le fait qu'on passerait d'une satisfaction pulsionnelle à quelque chose qui serait une sur-satisfaction pulsionnelle qui serait l'impuissance, satisfaction d'un ensemble pulsionnel, et pas seulement d'une pulsion partielle. Alors que précisément, dans l'Amour, il y a la tentative d'aboutir à un état de jouissance symbiotique hors pulsion. Ce n'est pas du "Au-delà de la pulsion", ce n'est pas du "contre la pulsion érotique", c'est quelque chose qui serait une tentative d'un "Amour Hors-Pulsion". C'est évidemment particulièrement réussi dans l'amour de Dieu, qui trouve là toute sa raison: évidemment non seulement on a affaire à quelqu'un qui ne témoigne pas de désir, puisqu'il n'est pas voué à ce qui fait exister du Sujet, puisqu'il n'a pas besoin d'exister, puisque c'est quelque chose qui le caractérise, mais non seulement il n'est pas lié par le désir, mais en plus il n'est pas lié par la satisfaction. Et ça, ça me semble une figure tout à fait intéressante, d'un Dieu qui ne demande rien, qui ne se réjouit pas, qui ne demande pas à se réjouir. Je crois qu'il y a quelque chose là qui est assez singulier de notre théologie implicite moderne, je crois qu'il y a des "théologies implicites" comme il y a des épistémologies implicites, il y a une conception générale, ensuite on y met ce qu'on peut, mais il y a une conception... il y a un Dieu qui fonctionne, qu'on le veuille ou pas, dans notre inconscient, et bien ce Dieu est caractérisé par le fait aujourd'hui que non seulement il n'est pas désirant, mais en plus il n'est pas pulsionnel, il n'est pas dans le champ de la pulsion. Il n'est pas "*dans le champ de la pulsion de mort*": il n'est pas dans le champ de la Pulsion. Il est hors pulsion. D'ailleurs son évidence aujourd'hui c'est que le monde, il s'en fout, ça ne l'intéresse pas, c'est ce qu'on peut constater comme cette désimplication de Dieu par rapport au monde, qu'on retrouve chez un certain nombre de théologiens, mais en particulier, quand même (il faut y revenir, parce que je crois que là, il y a une théologie très solide de notre modernité), chez Karl Barth. C'est chez Barth qu'on a l'explicitation de ce dégage-ment de Dieu par rap-

port à son obligation d'existence, par rapport à son caractère d'ordonnateur de la pulsion, le fait qu'il est complètement dégage de cette contrainte d'existence.

Je crois que c'est important parce que je ne suis pas convaincu que quand (là je parle des adolescents) les jeunes aujourd'hui nous parlent de leurs questions, de leurs enjeux et de leur définition de l'amour, ils parlent de la même chose que nous. J'ai l'impression que ce qui est attendu de l'amour ne vient pas du tout à la même place, ou avec la même fonction, que ce qui pouvait en être attendu il y a encore une vingtaine ou une trentaine d'années. Non seulement par ce qui serait une opposition au désir, qui, elle est classique, mais par le fait que cet amour est un amour qui ne proposerait pas une autre solution pulsionnelle que la satisfaction sexuelle. Je crois qu'il est là à une place beaucoup plus radicale, ça se perçoit, me semble-t-il, là, pour le coup de façon tout à fait remarquable dans "Les Particules élémentaires", dans le type de question qui est posé par l'ensemble des personnages du livre de Houellebecq.

C'est ce qui, à mon avis, nous oblige à essayer d'aller sur le terrain d'interroger ce que Joyce McDougall interroge, et qu'elle appelle les "néo-sexualités". L'idée de Joyce McDougall - qui y a touché dès ses premiers travaux - au début, McDougall, centrée un certain nombre de pratiques sexuelles en les articulant à quelque chose qui serait une espèce de réussite de la perversion. Une espèce de perversion généralisée qui serait liée... on ne serait pas loin de dire à une défaillance de l'organisation... de la fonction du Nom-du-Père, elle, elle parle d'une défaillance de l'organisation oedipienne, et on est dans une proximité théorique. Ce qui est tout à fait intéressant dans les derniers travaux de McDougall, c'est qu'elle ne réduit plus ces néo-sexualités à quelque chose qui serait du registre de la perversion. Et ça je crois que c'est tout à fait important. C'est-à-dire qu'il ne s'agit pas de produire une sexualité qui serait la réalisation explicite et officielle du fantasme, il s'agit d'inventer une sexualité hors fantasme. C'est-à-dire de trouver... d'inventer un certain nombre de pratiques sexuelles qui seraient dégagees de la construction fantasmatique. Qu'est-ce que ça veut dire à ce moment-là? Je vais probablement conclure là-dessus: qu'est-ce que c'est que cette sexualité, ou ce type de pratique sexuelle (pas sûr qu'on puisse parler de sexualité, on peut parler de pratiques sexuelles, donc qui englobent tout aussi bien des pratiques que

l'on appelle des "pratiques traditionnellement sexuelles" dans la mesure où elles impliqueraient une copulation, mais sous une forme qui serait, je dirais, dégagée de la logique oedipienne), qui implique aussi toute une série d'autres pratiques, elle évoque le *percing* par exemple, comme une pratique tout à fait clé de cette affaire. Vous voyez pourquoi je reviens vers un "Au-delà de la sexualité": c'est que du côté homme comme du côté femme, (c'est le point qui semble le point important, parce qu'à la limite si c'était simplement du côté femmes, on se dirait qu'on est dans un accomplissement de ce qui serait une espèce d'hystérisation dont on voit les prémisses mais aussi l'évolution...), du côté homme comme du côté femme ce qui est dominant là c'est la rencontre avec le masochisme primaire. Non pas avec le masochisme secondaire, hystérique, d'une façon telle que ça mettrait le sujet en position d'une renonciation seconde à sa subjectivité pour se faire valoir en tant qu'objet... (changement de côté de la cassette) s'appuie sur quelque chose qui serait... une expérience dont on peut se demander si elle vient vraiment, comme le pense Freud, se constituer en fantasme. "Un enfant est battu". On est avec ce fantasme dit originaire dans quelque chose qui me semble beaucoup plus avoir affaire - ce n'est pas une idée nouvelle ça aussi, on trouverait cette idée chez Laplanche, Pontalis, dans leurs travaux - avoir affaire avec l'origine du fantasme plutôt qu'avec le fantasme originaire, quelque chose qui serait la base sur laquelle a pu ou n'a pas pu se construire le fantasme. Dans la mesure où cet enfant est battu, on va le retrouver tout autant évidemment dans la perversion, dans la névrose, que dans la psychose. C'est-à-dire qu'on aurait comme ça, sur la scène sociale, et sur la scène sociale du Sexuel, une espèce de généralisation de ce qui serait l'autorisation donnée à un masochisme primaire qui n'aurait plus besoin... qui n'aurait pas nécessairement à être refoulé, si précisément ce masochisme primaire (sa logique, son inscription, sa valeur), c'est d'inscrire au début même de la sexualité, au début même de l'émergence libidinale, d'inscrire son destin, qui est celui que j'évoquais dès le départ, qui est le destin de la pulsion de mort. C'est-à-dire qu'on aurait dans ce masochisme primaire, préfantasmatique, qui se formulerait dans ce type d'expérience, on aurait, inscrit dans la vie du Sujet, mais sans qu'il soit besoin dans le social aujourd'hui de le refouler, quelque chose qui serait son destin, qui serait le destin de sa mort.

J'ai été très touché, sensible - même si effectivement ce n'est pas quelque chose de très nouveau, de très original, mais qui me semble quand même dans l'actualité intéressant, beaucoup moins par ce qui est en jeu à un niveau individuel que par ce qu'il en est de l'interprétation sociale - par cet épisode dont vous avez entendu parler il y a deux jours, de cette jeune fille enceinte, qui a réussi, comme ça se voit assez souvent, à dissimuler sa grossesse, y compris à deux infirmières qu'elle a vues le matin même du jour où le soir elle a accouché dans les toilettes d'un enfant, déchet, qu'elle a jeté dans un sac plastique et qui est mort. Vous avez lu cela, on en a beaucoup parlé, ce qui est tout à fait étonnant c'est que personne ne parle... tout le monde s'est précipité sur la culpabilité des infirmières, du système scolaire, mais personne n'a parlé d'infanticide. Ségolène Royal a été remarquable en disant: l'incompétence des enseignants a produit deux victimes, la mère et l'enfant. Moi je trouve ça sidérant, on voit quelque chose qui est un crime, même si évidemment il y a toute une série de circonstances atténuantes, il ne s'agit pas d'envoyer la gamine en prison, mais il y a quelque chose qui est du registre d'un infanticide, et qui est là, comme ça, banalisé au nom de tout à fait autre chose... Je trouve que ça vient inscrire quelque chose d'une autre morale sexuelle où, vous le voyez, cette position, tout de même, tout à fait folle, de cette jeune fille, est renvoyée comme une question qui n'est pas de propos, au profit d'une culpabilisation de ces infirmières, qui n'ont pas vu ce que cette fille ne voulait pas montrer.

Voilà, je m'arrête là-dessus, parce que ça me semble un phénomène au niveau de ce qui est perçu, dit, et évoqué autour de ça, je vous conseille de regarder les journaux, je n'ai vu dans aucun journal la mise en avant de quelque chose qui serait du registre d'un infanticide, le mot n'apparaît nulle part, dans l'ensemble des commentaires, j'ai regardé le Monde, Libération, Nice-matin, tout ce qui me tombait sous la main (Nice-matin ce n'est pas étonnant...) mais le Monde et Libération qui en général disent des choses un peu intelligentes... le mot d'infanticide n'apparaît pas. Et je trouve que ça, c'est tout à fait intéressant de ce qui est en jeu dans ce type d'affaire. Voilà, je m'arrête là.

Transcrit par France Delville, non revu par Jean-Jacques Rassial.